**Faut-il enseigner l’épistémologie en sciences de gestion ?**

Depuis le début des années 2000, l’intérêt pour l’épistémologie en sciences de gestion s’est considérablement développé. Elle est aujourd’hui « enseignée dans la plupart des programmes d’initiation et de formation à la recherche et de nombreux travaux sont venus compléter les références à disposition du chercheur pour appréhender les débats épistémologiques. » (Allard-Poesi & Perret, 2014: 16). On devrait se réjouir de cette évolution, et s’attendre à ce qu’elle aide chercheurs en sciences de gestion à produire des travaux de grande qualité. Cette idée semble en fait si évidente que personne n’a jamais remis en cause cette volonté d’apporter des éclairages épistémologiques au plus grand nombre. Pourtant, et aussi contre-intuitive que soit cette idée, il y a des raisons de craindre que la multiplication de ces formations soit contre-productive.

Le premier motif d’inquiétude concerne le contenu des enseignements épistémologiques. Certaines idées philosophiques cruciales sont représentées de manière fautive, au point qu’elles risquent d’égarer les étudiants ou les chercheurs. Le second motif d’inquiétude, beaucoup plus fondamental, concerne la justification de ces enseignements. Cette justification repose sur la croyance que le développement de la science dépend de l’avancées des réflexions épistémologiques. Or cette croyance est fausse et vient perturber les discours épistémologiques, et peut-être les pratiques scientifiques de ceux qui les écoutent.

Dans la suite de cet article, je défendrai l’idée que ces défauts de l’épistémologie en sciences de gestion, telle qu’elle est enseignée et transmise aujourd’hui dans les manuels, les ouvrages spécialisés ou les articles, sont la conséquence d’une confusion concernant différents sens du mot « épistémologie ». En levant cette confusion, je montrerai que l’enseignement de l’épistémologie n’est pas nécessaire au bon développement des sciences de gestion.

Que l’épistémologie ne soit pas nécessaire ne signifie pas qu’elle soit inutile. Ce qui est dispensable peut également être utile. Robert K. Merton, qui a écrit sur la place de l’épistémologie dans les sciences humaines et sociales, disait à ses étudiants que « en général, c’est une bonne chose de savoir ce que vous faites et pourquoi vous le faites » (Merton, 1975: 335). L’erreur commune consiste à négliger l’importance de cette locution adverbiale, « en général ». Merton insiste sur ce point, expliquant que « le qualificatif « en général » est ajouté, bien sûr, pour prévenir le danger des intellectualisations prématurées qui étouffent les idées qu’il faut laisser se déployer avant de les soumettre à un examen plus rigoureux et systématique » (Merton, 1975: 336). En ce sens, il faut se demander *quand et comment* l’épistémologie est utile, et quand elle ne l’est pas, dans quelles circonstances. C’est cette question qui est au cœur de notre discussion.

Dans la première partie de cet article, je commencerai par introduire une distinction trois grandes acceptions possibles du terme « épistémologie ». Ce sont les confusions entre chacune de ces trois conceptions qui peuvent rendre l’épistémologie contre-productive. Je commencerai par examiner une première confusion dans la seconde partie de l’article, et j’explorerai les tenants de la seconde confusion, beaucoup plus fondamentale, dans une troisième partie. En conclusion, je discuterai les circonstances sous lesquelles l’épistémologie pourrait être véritablement utile aux sciences de gestion, et ce à quoi pourrait ressembler une telle épistémologie.

1. Epistémologie 1, 2 et 3

Le mot « épistémologie » est trompeur. En anglais, « epistemology » signifie le plus souvent « théorie de la connaissance ». La théorie de la connaissance vise traditionnellement à répondre à deux défis : définir le concept de connaissance et répondre aux arguments des sceptiques qui mettent en doute la possibilité même de savoir quoi que ce soit (Engel, 2007: 21). La traduction française du terme « epistemology » garde parfois cette signification. Mais le plus souvent, le mot « épistémologie » désigne plutôt une branche de la philosophie des sciences qui s’occupe de comprendre la nature et la genèse des connaissances spécifiquement scientifiques (Lecourt, 2015: 16; Lecourt & Bourgeois, 2003; Nadeau, 1999), afin « de déterminer leur origine logique, leur valeur et leur portée objective » (Nadeau, 1999).

Dans le champ des sciences de gestion, notamment francophone, le terme « épistémologie » renvoie généralement à cette seconde acception. Quelques auteurs (Allard-Poesi & Perret, 2014: 15; Avenier & Gavard-Perret, 2012: 23) veulent se démarquer de l’épistémologie comme philosophie des sciences en adoptant la définition Piagétienne de l’épistémologie comme « étude de la constitution des connaissances valables » (Piaget, 1967: 6). Mais il y a sans doute, dans cette filiation revendiquée, un certain nombre de malentendus. Tout d’abord, la définition de Piaget (1967) n’est pas incompatible avec la notion d’épistémologie comme branche de philosophie des sciences. En fait, cette définition ne dit rien du contenu du programme épistémologique de Piaget, qui se démarque en effet de la philosophie. L’adopter ne signifie donc pas adopter son programme. En quoi consiste-t-il ? Piaget propose construire une épistémologie véritablement « scientifique » qui « se tourne d’abord vers le développement de l’enfant pour étudier les modes de construction des concepts et l’apparition des structures opératoires » (Lecourt, 2015: 105). Un tel programme, historiquement situé[[1]](#footnote-1), n’apparaît guère dans les travaux d’épistémologie en sciences de gestion qui continuent à mobiliser abondamment des références classiques de la philosophie des sciences (Kuhn, Popper, Lakatos, Bachelard, etc.), et à employer des concepts clairement philosophiques (avec, par exemple, les notions de positivisme, de réalisme, d’ontologie, …). L’épistémologie en sciences de gestion ne se démarque donc pas de l’épistémologie comme branche de la philosophie des sciences, quelles qu’en soient les spécificités.

Dans cadre, le mot « épistémologie » peut désigner trois choses : l’épistémologie comme discipline académique structurée (je parlerai d’épistémologie 1), l’épistémologie comme exercice intellectuel plus informel (épistémologie 2), et enfin l’épistémologie propre à chaque chercheur (épistémologie 3).

En France, l’épistémologie 1 est institutionnalisée par la section 35 du CNRS et la section 72 du Conseil CNU, mais aussi par des sociétés savantes comme le Comité national français d'histoire et de philosophie des sciences (CNFHPS, qui publie notamment un annuaire en ligne de la communauté) ou plus récemment la Société de Philosophie des Sciences (SPS), par différents laboratoires et écoles doctorales (l’IHPST, SPHERE, les Archives Henri Poincaré, …), par des masters spécialisés et des écoles doctorales, par différents rassemblements scientifiques (dont les congrès de la SPS), et par tout un ensemble de revues spécialisées, les six principales étant *Philosophy of Science*, *British Journal for the Philosophy of Science*, *Journal of Philosophy*, *Synthese*, *Studies in History and Philosophy of Science*, et *Erkenntnis* (Wray, 2010).

L’épistémologie 1 se subdivise en une « épistémologie générale », ou philosophie générale des sciences, et une série d’épistémologies « régionales » qui étudient des disciplines scientifiques spécifiques : logique, économie, informatique, biologie et médecine, chimie, physique et systèmes complexes, psychologie, mathématiques, sciences humaines et sociales (je reprends ici les catégories employées pour l’annuaire du CNFHPS). Les sciences de gestion ne sont pas représentées dans cet ensemble des épistémologies régionales, ou de manière très indirecte et marginale au travers de l’épistémologie de l’économie ou des sciences humaines et sociales.

Etre épistémologue au sens de l’épistémologie 1, cela signifie participer aux rassemblements qui y sont organisés, avoir suivi les formations qui y sont dispensés, publier dans les revues reconnues par la communauté, etc. Naturellement, il n’est pas nécessaire de satisfaire à l’ensemble de ces critères institutionnels pour être membre de la communauté. Inversement, il ne suffit pas d’avoir fait quelques communications et d’avoir adhéré aux associations savantes de la communauté pour en être pleinement membre. C’est également une question de reconnaissance, de légitimité, que l’on acquière progressivement. C’est une logique de champ, au sens bourdieusien (Bourdieu, 2001), et comme dans n’importe quel champ la position de chacun y est variable, plus ou moins centrale, selon le « capital scientifique » accumulé. Et les frontières de ce champ ne sont évidemment pas nettes.

Mais même avec des frontières flous, il y a un dehors : celui qui n’a aucun marqueur institutionnel, pas de formation spécifique, pas de publications dans les bonnes revues, pas de reconnaissance institutionnelle, qui n’échange pas avec les membres de la communauté de l’épistémologie 1, et qui n’y a aucune légitimité en tant qu’épistémologue, celui-là n’appartient pas au champ académique qu’est l’épistémologie 1. Naturellement, il peut tout à fait poursuivre des réflexions épistémologiques qui, si elles sont suffisamment convaincantes, pourraient lui apporter une certaine reconnaissance au sein du champ et lui permettre d’y faire son chemin. Mais dans l’intervalle, ces réflexions épistémologiques relèvent de l’épistémologie 2.

Cette épistémologie 2 rassemble l’ensemble des réflexions épistémologiques produites en dehors de l’épistémologie 1. En sciences de gestion ces réflexions paraissent souvent dans des manuels de méthodologie, ou dans des revues de sciences de gestion ouvertes aux questionnements épistémologiques. Elles peuvent porter par exemple sur l’unité et la nature des sciences de gestion et sur leurs fondations. Mais il est plus souvent question des « cadres » ou des « paradigmes épistémologiques » que les chercheurs devraient adopter pour correctement conduire leurs travaux scientifiques. La littérature en épistémologie 2 proposent toute une variété de paradigmes. Florence Allard-Poesi et Véronique Perret (2014) en énumèrent par exemple six qu’elles font figurer sur un continuum allant du « positivisme », associé à l’idée « d’essentialisme », jusqu’au « post-modernisme », associé au non-essentialisme. Ces cadres sont très normatifs : il s'agit souvent de véritablement choisir son camp (Johnson & Duberley, 2000). Dans le monde francophone, on attend notamment des étudiants en thèse de sciences de gestion de préciser leur « positionnement épistémologique », c'est-à-dire de choisir un cadre et de s’y tenir.

Les épistémologie 1 et 2 ont un lexique commun et partagent quelques références, mais restent très séparées. Les auteurs d’épistémologie 2 en sciences de gestion ne sont généralement pas cités par l’épistémologie 1, et ils ne citent pas non plus les épistémologues 1 contemporains. Ce sont deux littératures différentes. Pour y remédier, les épistémologues 2 pourraient investir les lieux de l’épistémologie 1, en allant présenter leurs travaux à des rassemblements de l’épistémologie 1, en adhérant à ses sociétés savantes, en soumettant leurs réflexions à des revues de ce champ disciplinaire, etc. De telles démarches sont rarissimes, et sont en fait découragées par des institutions poussant les chercheurs à ne publier que dans les revues retenues par certaines listes propres aux sciences de gestion, où n’apparaissent bien sûr jamais les principales revues d’épistémologie 1. Le mouvement inverse, qui ferait se rapprocher les épistémologues 1 des sciences de gestion et faire naître une épistémologie régionale de ces sciences, est également presque inexistant.

Malgré cette séparation, les épistémologies 1 et 2 ont en commun d’être le résultat d’une démarche intellectuelle active, d’un effort de réflexion structuré. Il s’agit de réfléchir à certaines questions conceptuelles, de fournir un travail intellectuel pour produire ou clarifier des concepts épistémologiques. Mais chaque chercheur, en fait chaque individu, a également une intuition non consciemment réfléchie de ce qu’est la connaissance scientifique, de la manière dont elle doit être produite, et des concepts qui permettent de comprendre cette production de connaissance.

Un exemple fameux de concept épistémologique spontané est fourni par Piaget et son étude de l’apparition du concept de causalité. C’est vers l’âge de 8 ans que les enfants adopteraient une conception « plus objective et scientifique de la causalité » (Harris, 2009: 229). La théorie piagétienne est l’objet de discussions et de critiques, mais l’idée de l’acquisition de cette notion de causalité pendant l’enfance est consensuelle. Pourtant, les enfants ne lisent pas de travaux épistémologiques sur le concept de causalité. Beaucoup plus récemment, des chercheurs ont montré que des bébés sont très précocement capables de raisonnement déductifs, avant même l’acquisition du langage (Cesana-Arlotti et al., 2018). Chacun sait également très tôt qu’une observation qui se répète signale sans doute quelque régularité fondamentale, et cette intuition peut se former sans avoir à l’esprit le mot « induction ». Ce qui vaut pour la causalité, la déduction ou l’induction vaut également pour la plupart des concepts qui occupent les épistémologues : les notions de preuve, de théorie, d’hypothèse, de démonstration, de généralisation, de loi, etc. Avant d’avoir été réfléchis et raffinés par les épistémologique, chacun possède ces concepts épistémologiques, parfois sans même avoir les mots pour les nommer. Cet ensemble de concepts que chacun possède sans y avoir réfléchi de manière délibérée est constitutif de ce que je l’appelle ici l’épistémologie 3.

Mais cette épistémologie 3 ne s’arrête pas aux concepts épistémologiques spontanés. Elle est également constituée de l’ensemble des croyances théoriques *en actes* qui se manifestent par des pratiques scientifiques particulières. Lorsqu’un chercheur fait par exemple reposer sa démonstration sur le test statistique d’une hypothèse, il croit que la démarche hypothético-déductive est valable, au moins dans son cas, pour produire de la connaissance. Cette croyance n’est peut-être pas explicite ni consciente, peut-être ignore-t-il même l’expression « hypothético-déductive », mais en général il y croit *de facto* (« en général », car on ne peut exclure que des chercheurs adoptent des pratiques sans croire à leur valeur scientifique, mais on considérera qu’une telle insincérité intellectuelle reste marginale).

Cette épistémologie 3, les scientifiques sont capables de l’expliciter et, le cas échéant, de la défendre à l’aide d’arguments. Mais cela ne constitue pas encore une épistémologie 2 tant qu’ils ne développent pas une *réflexion* épistémologique sur leurs théories et sur les arguments qu’ils peuvent avancer pour la défendre, tant qu’ils ne s’engagent dans une démarche *active* de réflexion philosophique (avec, notamment, tout ce que cela implique de travail sur les réflexions existantes).

Naturellement, il n’y a pas plus de frontière nette entre l’épistémologie 3 et les deux autres épistémologies qu’entre les épistémologies 1 et 2. Même sans avoir lu et encore moins étudié Popper, un chercheur peut par exemple avoir entendu parler de ses idées épistémologiques, et cela a pu avoir une influence sur ses propres conceptions de ce qu’est la connaissance scientifique. On peut ainsi passer continument de l’épistémologie 3  à l’épistémologie 1. Mais le flou des frontières entre ces trois épistémologies ne signifie pas que ces frontières n’existent pas, et qu’il serait possible ou simplement anodin de les confondre. C’est pourtant une telle confusion que l’on retrouve dans les discussions épistémologiques en sciences de gestion.

1. Conséquences de la confusion épistémologies 1 et 2 : des considérations épistémologiques défectueuses

La confusion entre les épistémologies 1 et 2 est implicite. Elle apparait lorsque le terme « épistémologie » renvoie indistinctement à l’épistémologie 2 et à un ensemble de théories et d’auteurs de l’épistémologie 1, l’une et l’autres constituant pourtant deux littératures distinctes. Elle consiste à *ne pas* questionner la manière dont ces deux littératures peuvent s’articuler.

Les auteurs en sciences de gestion ne *problématisent* donc pas la séparation entre les épistémologies 1 et 2, et ne cherchent donc pas non plus à la réduire. La séparation se transforme alors en coupure intellectuelle, les épistémologues 2 se privant du miroir critique que peut offrir l’épistémologie 1. C’est là une première source d’inquiétude. Il est en effet alors beaucoup plus simple de s’égarer, de ne pas saisir les nuances de certains arguments classiques de l’épistémologie 1, voire de commettre des contre-sens, sans que personne ne vienne les corriger.

Le cas de Popper expose de manière décisive le bien-fondé de cette inquiétude. Son « critère de réfutabilité » est souvent présenté ainsi : « alors qu'on ne peut pas apporter la preuve certaine qu'une théorie est vraie [...] on peut, par la réfutation, apporter la preuve certaine qu'une théorie est fausse » (Avenier & Gavard-Perret, 2012: 28). Cette idée, formulée de diverses manières, se retrouve chez un grand nombre d’auteurs en sciences de gestion. Or cette idée est à la fois logiquement incohérente et explicitement rejetée par Popper.

Commençons par le rejet explicite : “no conclusive disproof of a theory can ever be produced” (Popper, 2005: 28). Cela contredit directement l’idée que l’on pourrait « apporter la preuve certaine qu’une théorie est fausse ». L’incohérence, elle, tient au fait que prouver que quelque chose est faux revient logiquement à prouver positivement que la preuve de fausseté est vraie. S’il n’est pas possible de prouver que quelque chose est vrai, alors il n’est pas possible de prouver la vérité de sa fausseté. L’idée fausse que l’on ne peut que prouver qu’une théorie est fausse est souvent illustrée par l’exemple des cygnes blancs : on ne pourrait jamais montrer que la théorie que tous les cygnes sont blancs est vraie, on ne pourrait que prouver sa fausseté en montrant un cygne noir. Mais il n’est en fait pas non plus possible d’établir sa fausseté avec certitude (Popper, 1983a: 124–125). Prouver définitivement que cette théorie est fausse impliquerait en effet de prouver définitivement que ce que l’on montre est bien un cygne noir, et donc de prouver que la théorie correspondante (ce que je montre est un cygne noir) est vraie, ce qui contredit l’idée que l’on ne peut que prouver qu’une théorie est fausse. S’il n’est pas possible de prouver la vérité d’une théorie, il n’est pas non plus possible de prouver sa fausseté. Popper est évidemment parfaitement conscient de ce point : « it is always possible to find some way of evading falsification » (Popper, 2005: 19).

Le contre-sens tient à une confusion entre les registres logique et méthodologique. Popper, employant l’exemple fameux des cygnes blancs et noires, écrit bien en effet que « from a purely logical point of view, the acceptance of one counterinstance to 'All swans are white' implies the falsity of the law 'All swans are white' » (Popper, 1983b: 110). Cela semble confirmer l’idée qu’il est seulement possible de prouver qu’une théorie est fausse. Mais cela ne la confirme, comme le précise Popper, que d’un point de vue purement logique. Il est logiquement vrai que la loi « tous les cygnes sont blancs » est fausse si l’on considère que le contre-exemple produit contre cette loi est vrai. Mais tout le problème, d’ordre méthodologique cette fois, est de *montrer* que ce contre-exemple est vrai. Il est donc faux de dire que « si la question posée est de savoir si tous les cygnes sont blancs, il n'y a qu'une réponse négative qui puisse scientifiquement être admise » (Allard-Poesi & Perret, 2014: 39). Ce qui est vrai, c’est qu’il n’y a qu’une réponse négative qui puisse *logiquement* être admise, mais cela est de peu d’intérêt pratique (il peut par contre y avoir, et c’est heureux, des réponses positives parfaitement scientifiques).

Cette erreur est très commune, au point que Lakatos, disciple de Popper, l’a théorisé. Il associe ainsi le genre d'idée fausse qu’Avenier et Gavard-Perret (2012) attribuent à Popper à un “imaginary author of a vulgarised version of Popperian philosophy of science" (Lakatos, 1968: 152). Lakatos (1968) appelle « Popper0 » cette version vulgarisée de Popper. Popper0 est universellement connu, au dépend de Popper. Mais cela n’enlève rien au fait qu’un tel contre-sens signale clairement un manque de familiarité avec la pensée d’un auteur central de l’épistémologie 1, et donc sans doute avec l’épistémologie 1 elle-même.

Cet exemple de contre-sens concernant un auteur de l’épistémologie 1 n’est en effet pas anodin. Popper n’est pas n’importe quel auteur, c’est le « b.a.-ba » de l’épistémologie, en bonne place dans les manuels d’introduction (Soler, 2000), un des premiers auteurs étudiés en première année de master d’épistémologie. Et ce contre-sens le concernant ne concerne pas un point de détail de son œuvre, mais le principal pilier de sa philosophie. Il est donc difficile de l’interpréter autrement que comme le symptôme d’une familiarité insuffisante avec la littérature de l’épistémologie 1. Ce manque de familiarité n’est pas sans conséquence pour l’épistémologie 2.

1. La confusion des épistémologies 1 et 2 et de l’épistémologie 3 et l’hubris intellectualiste

La confusion entre les épistémologies 1 ou 2 et l’épistémologie 3 est explicite. Florence Allard-Poesi et Véronique Perret écrivent ainsi, en reprenant Martinet (1990), que « l’épistémologie est consubstantielle au travail scientifique » (Allard-Poesi & Perret, 2014: 15), en s’appuyant sur le constat que « toute recherche repose [en effet] sur une certaine conception de son objet de connaissance ». John P. Bechara et Andrew H. Van de Ven écrivent de leur côté que « whether explicit or implicit, we rely on a philosophy of science to interpret the meanings, logical relations, and consequences of our observational and theoretical statements » (Van de Ven & Bechara, 2007: 36). Marie-José Avenier et Marie-Laure Gavard-Perret, en partant du constat qu’un chercheur « ne construit pas sa propre conception de la connaissance isolément ni ex nihilo », affirme qu'il est « influencé par les [...] paradigmes épistémologiques » (Avenier & Gavard-Perret, 2012: 14).

Pourtant, s’il est évident que l’épistémologie 3 du chercheur est le résultat d’un grand nombre d’influences, rien n’implique que les épistémologies 1 ou 2 soient au nombre de ces influences. On peut concevoir sans difficulté qu’un scientifique ait pu, au contact de ses pairs, développer sa propre conception de la science sans avoir jamais entendu parler de « paradigme épistémologique », et sans que les scientifiques l’ayant influencé directement ou indirectement en aient non plus non plus entendu parler. Un épistémologue pourra bien sûr rapporter les pratiques de ce scientifique à l’un ou l’autre de ces paradigmes, mais c’est une toute autre histoire de montrer que ces pratiques sont sous l’influence de ces paradigmes. Autrement dit, les épistémologies 3 peuvent se former sans l’influence des épistémologies 1 ou 2, et la confusion de ces trois épistémologies n’est pas justifiée.

Une telle confusion n’est pas sans risque. Elle implique en effet logiquement que la réflexion épistémologique (les épistémologies 1 ou 2) est nécessaire aux pratiques scientifiques : si ces pratiques reposent sur l’épistémologie 3, et si l’épistémologie 3 se confond avec l’épistémologie 1 ou 2, alors les pratiques scientifiques reposent sur l’épistémologie 1 ou 2. D’où la nécessité de l’épistémologie 1 ou 2. Une telle idée est explicitement exprimée, par exemple, par Marie-José Avenier et Marie-Laure Gavard-Perret lorsqu’elles affirment que dans les sciences de gestion « l’exigence d’un questionnement épistémologique semble incontournable, comme dans n’importe quelle autre science » (Avenier & Gavard-Perret, 2012: 14). Cette idée est fausse et incohérente.

Elle est tout d’abord fausse empiriquement : Les chercheurs n’ont pas besoin de théories philosophiques pour travailler correctement. Einstein n’a pas eu besoin de Popper. On peut bien sûr rappeler qu’Einstein a produit d’importantes contributions en philosophie des sciences, et que lui-même a été influencé par les réflexions philosophiques d’Ernst Mach sur la notion d’espace absolu pour préciser ses idées concernant sa théorie de la relativité. Mais cela n’enlève rien au fait que ni lui ni aucun des autres immenses scientifiques de son époque ou du siècle précédent ne s’est évidemment appuyé sur les idées de Popper, 3 ans en 1905 (« Annus Mirabilis » d’Einstein), ni en fait sur aucune autre sorte de théorie philosophique pouvant dicter une certaine manière de faire de la science. La philosophie des sciences, en tant que guide méthodologique, n’est pas nécessaire.

Comme Einstein en physique, les grands auteurs des sciences de gestion n’ont pas attendu la publication de théories épistémologiques dans leurs disciplines pour développer leurs idées. Et ils se dispensent généralement de lire de la philosophie (Johnson & Duberley, 2000; Zald, 1996). En outre, l’histoire du développement des sciences de gestion ne semble pas conforter l’idée que l’épistémologie devrait y tenir une place centrale. Le développement des réflexions épistémologiques ne semble en effet pas avoir suscité un développement scientifique particulièrement marquant dans les sciences de gestion. Davis (2010), à propos des théories des organisations, parle ainsi d’un “living museum of the 1970s”. La littérature épistémologique n’a pourtant jamais été aussi abondante que bien après les années 1970.

Pourquoi les chercheurs peuvent se dispenser des épistémologies 1 ou 2 est une question épistémologiquement intéressante. Je mentionnerai ici deux réponses possibles.

Une première raison possible peut être trouvée chez Lakatos, lorsqu’il s’inquiète de l’hubris des philosophes qui voudraient guider les scientifiques : « Is it not […] hubris to demand that if, say, Newtonian or Einsteinian science turns out to have violated Bacon’s, Carnap’s or Popper’s a priori rules of the game, the business of science should start anew? I think it is » (Lakatos, 1980: 137). L’épistémologue cède à l’hubris lorsqu’il imagine pouvoir substituer son épistémologie à l’épistémologie 3 des chercheurs. En prescrivant aux chercheurs de choisir un paradigme épistémologique, les auteurs d’épistémologie 2 en sciences de gestion semblent bien céder à cet hubris. Ce n’est plus le cas des épistémologues 1 contemporains qui ont depuis longtemps largement rabattu leurs prétentions prescriptives. La notion même de « cadre » ou de « paradigme » épistémologique est simplement inconnue des épistémologues 1. Ce qu’ils appellent par exemple « positivisme » ou « pragmatisme », ce sont des *théories* philosophiques (ou des familles de théories), pas des épistémologies de substitution.

Une seconde possible raison, plus fondamentale, peut être trouvée chez Ryle, lorsqu’il rappelle que les exercices intellectuels sont également des savoir-faire qui ne se laissent pas réduire à un ensemble de règles. Il s’agit du vieux débat concernant l’intellectualisme (Ryle, 2009). Les intellectualistes défendent l’idée que pour agir (ou penser) correctement, il faut apprendre les règles concernant les manières d’agir (ou de penser) correctement. Ryle parle à propos de cette idée de « légende intellectualiste ». Les philosophes anti-intellectualistes, dont Ryle évidemment, s’opposent à cette vue. Ryle rappelle ainsi que pour raisonner correctement il n’est pas nécessaire de connaître les règles du bon raisonnement formulées par Aristote :

« Rules of correct reasoning were first extracted by Aristotle, yet men knew how to avoid and detect fallacies before they learned his lessons, just as men since Aristotle, and including Aristotle, ordinarily conduct their arguments without making any internal reference to his formulae. They do not plan their arguments before constructing them »

Ryle précise l’intuition qu’illustre cet exemple des règles de la logique aristotélicienne en formulant un argument fameux, qu’il oppose à la légende intellectualiste :

« The crucial objection to the intellectualist legend is this. The consideration of propositions is itself an operation the execution of which can be more or less intelligent, less or more stupid. But if, for any operation to be intelligently executed, a prior theoretical operation had first to be performed and performed intelligently, it would be a logical impossibility for anyone ever to break into the circle » (Ryle, 2009: 19).

Cet argument peut être transposé de la manière suivante dans le domaine de l’épistémologie : supposons en prémisse du raisonnement qu’il soit *nécessaire*, pour acquérir un certain savoir-faire scientifique, de lire des articles ou des manuels d’épistémologie 1 ou 2. La lecture de ces articles ou de ces manuels requière également un savoir-faire scientifique (il faut savoir lire un texte scientifique). Mais l’acquisition de cet autre savoir-faire requerrait alors lui-même la lecture d’autres articles et d’autres manuels (c’est ce que dit la prémisse). On se retrouve alors à devoir lire une infinité de manuels et d’articles pour savoir faire de la science. La prémisse est donc fausse : il n’est pas *nécessaire* de lire des textes d’épistémologie pour faire de la science.

Au bout du compte, l’idée que l’exigence d’un questionnement épistémologique est incontournable est fausse et incohérente. C’est une sorte d’hubris intellectualiste. On peut faire l’hypothèse que cet hubris devient sans doute contre-productif s’il s’accompagne d’une trop grande force prescriptive. L’épistémologie 2 risque alors d’entrer *effectivement* en conflit avec l’épistémologie 3 et d’inhiber celle-ci, sans la remplacer avantageusement. C’est ce que craint sans doute Merton lorsqu’il évoque les « intellectualisations prématurées qui étouffent les idées ».

1. Quand et comment l’épistémologie peut-elle être utile ?

L’épistémologie n’est donc pas nécessaire, et ne doit pas être présentée comme telle. Elle peut cependant être utile, à condition de garder à l’esprit la distinction entre les épistémologies 1, 2 et 3.

La distinction entre les épistémologies 1 et 2 pourrait conduire les auteurs de sciences de gestion à mieux tenir compte de l’épistémologie 1, pour y trouver les analyses et les commentaires contemporains des auteurs et des théories qu’ils mobilisent. Cela éviterait sans doute le genre de contre-sens commenté dans cet article, et renforcerait donc la valeur des discours épistémologiques en sciences de gestion.

La distinction entre les épistémologie 2 et 3 permet de ne pas céder à l’hubris intellectualiste. Mais ce n’est évidemment pas suffisant. On peut distinguer ces deux épistémologies tout en donnant la priorité à la première sur la seconde. Ce qu’il faut, c’est renoncer à l’hubris lui-même. L’épistémologie 2 peut être utile lorsque l’épistémologue 2 cultive sa modestie, et que cette modestie est clairement revendiquée. Les propositions théoriques de l’épistémologues peuvent alors perdre leur force prescriptive, et risquent moins de venir perturber les intuitions épistémologiques des chercheurs et des étudiants. Ils peuvent au contraire y prendre appui pour, en une série d’allers-retours entre leurs intuitions et les considérations épistémologiques plus théoriques, affiner leur conception de la science et des pratiques scientifiques. De même qu’un athlète peut améliorer ses performances en acquérant certaines connaissances théoriques, dès lors qu’il n’a pas à les suivre à la lettre.

Mais la modestie n’est pas non plus suffisante. En effet, la force prescriptive des discours épistémologique ne tient pas seulement à l’hubris des épistémologues. Elle tient peut-être principalement aux configurations institutionnelles incitant les chercheurs, et plus encore les étudiants, à rechercher des solutions « clé en mains » à leurs problèmes de production de connaissance. La pression à la publication n’incite pas à prendre des risques ou à suivre des intuitions épistémologiques qui sembleraient inhabituelles aux reviewers. Dans ce contexte, l’offre de « paradigmes épistémologiques » porte en elle-même sa propre force prescriptive. Le seul fait de proposer ces cadres suffit à les imposer auprès des chercheurs, au dépend de leurs propres épistémologies 3. Une épistémologie 2 aspirant à être utile devrait donc sans doute renoncer à formuler des paradigmes.

Mais l’épistémologie peut produire autre chose que des cadres ou des paradigmes. Une épistémologie utile aux sciences de gestion pourrait par exemple consister en un travail de clarification conceptuelle des différentes notions employées en sciences de gestion, qu’elles lui soient spécifiques ou qu’elles soient empruntées à d’autres disciplines. C’est ce travail qu’a souhaité engager la Société de Philosophie des Sciences de Gestion (SPSG) en 2014 (Lamy, Bazin, Magne, & Rappin, 2014).

Il ne faut surtout pas exagérer l’importance de cette démarche de clarification. Comme le relève Philip Kitcher, « the sciences use numerous central concepts (gene, transcription to cite two examples) that nobody knows how to define precisely, and, as history reveals, when definitions do come, they arrive relatively late in inquiry » (Kitcher, 2011: 507). Il ajoute que « conceptual clarification arises in response to confusions and unclarities that block progress » (Kitcher, 2011: 507). Mais il ne fait aucun doute que certains concepts, en sciences de gestion, suscite des confusions dommageables au progrès des connaissances. Il n’est pas question ici des concepts épistémologiques, mais bien des concepts scientifiques eux-mêmes, que développent les chercheurs en sciences de gestion. La notion d’effectuation, qui a récemment suscité une controverse (Arend, Sarooghi, & Burkemper, 2015), en est un exemple. Ce sont ces concepts particuliers qui devraient constituer le principal objet d’une épistémologie 2 utile aux sciences de gestion. Une telle épistémologie, en ne portant pas sur des concepts épistémologiques, mais sur des concepts scientifiques, ne pourrait pas interférer avec l'épistémologie 3 des chercheurs. Et ce projet pourrait se décliner en autant d’épistémologies régionales qu’il existe de disciplines dans les sciences de gestion : épistémologie de la comptabilité, de la stratégie, de la finance, des GRH, de l’entrepreneuriat, etc… Il est probable que des notions aussi diverses que celle d’entrepreneur, de compétence, de comptabilité, etc. mériteraient également d’être examinées au prisme des méthodes de l’épistémologie contemporaine.

Mais pourquoi les épistémologues seraient-ils capables de faire un travail de clarification que les scientifiques ne seraient pas capables de faire eux-mêmes ? Cette idée n’est-elle pas une autre forme d’hubris ? Une première réponse consiste à rappeler que les scientifiques peuvent se faire épistémologues. On peut ici rappeler à nouveau le cas fameux d’Einstein, poursuivant le travail philosophique de Mach. Une seconde réponse, plus fondamentale, consiste à souligner la spécificité de la démarche épistémologique. L’épistémologie n’est pas seulement une réflexion sur les pratiques scientifiques. C’est aussi un ensemble de méthodes et d’instruments conceptuels différents de ceux que mobilisent les scientifiques. En particulier, en tant que branche de la philosophie, les épistémologues se distinguent des scientifiques par un emploi plus systématique de l’analyse conceptuelle. Cette méthode consiste à proposer des définitions des concepts analysés, puis à tester ces définitions « against potential counterexamples that are identified via thought experiments » (Margolis & Laurence, 2014). L'histoire des sciences peut également être mobilisée par l'épistémologie pour fournir des contre-exemples utilisables pour cette analyse conceptuelle. Les épistémologues disposent ainsi de tout un registre de contre-exemples historiques ou fictifs pouvant être employés pour affiner et corriger les concepts scientifiques ainsi mis à l’épreuve. Cette méthode, qui peut également passer par l’emploi de simulations informatiques (pour systématiser les expériences de pensée), est un exemple de ce qu’une épistémologie 2 pourrait apporter aux débats scientifiques en sciences de gestion.

**Références**

Allard-Poesi, F., & Perret, V. 2014. Fondements épistémologiques de la recherche. ***Méthodes de recherche en management - 4ème édition***: 14–46. Dunod.

Arend, R. J., Sarooghi, H., & Burkemper, A. 2015. Effectuation As Ineffectual? Applying the 3E Theory-Assessment Framework to a Proposed New Theory of Entrepreneurship. ***Academy of Management Review***, 40(4): 630–651.

Avenier, M.-J., & Gavard-Perret, M.-L. 2012. Inscrire son projet de recherche dans un cadre épistémologique. ***Méthodologie de la recherche en sciences de gestion: Réussir son mémoire ou sa thèse***: 11–62. Pearson Education France.

Bourdieu, P. 2001. ***Science de la science et réflexivité: cours du Collège de France, 2000-2001***. Raisons d’agir.

Cesana-Arlotti, N., Martín, A., Téglás, E., Vorobyova, L., Cetnarski, R., et al. 2018. Precursors of logical reasoning in preverbal human infants. ***Science***, 359(6381): 1263–1266.

Davis, G. F. 2010. Do theories of organizations progress? ***Organizational Research Methods***, 13(4): 690–709.

Engel, P. 2007. ***Va savoir !: de la connaissance en général***. Hermann.

Harris, P. L. 2009. Piaget on causality: The Whig interpretation of cognitive development. ***British Journal of Psychology***, 100(S1): 229–232.

Johnson, P., & Duberley, J. 2000. ***Understanding Management Research: An Introduction to Epistemology***. SAGE.

Kitcher, P. 2011. Epistemology without history is blind. ***Erkenntnis***, 75(3): 505–524.

Lakatos, I. 1968. Criticism and the Methodology of Scientific Research Programmes. ***Proceedings of the Aristotelian Society***, 69: 149–186.

Lakatos, I. 1980. ***The Methodology of Scientific Research Programmes: Volume 1: Philosophical Papers***. (J. Worrall & G. Currie, Eds.). Cambridge University Press.

Lamy, E., Bazin, Y., Magne, L., & Rappin, B. 2014. Towards a philosophy of organisation sciences. ***Society and Business Review***, 9(2): 153–165.

Lecourt, D. 2015. ***La philosophie des sciences: « Que sais-je ? » n° 3624***. Presses Universitaires de France.

Lecourt, D., & Bourgeois, T. 2003. ***Dictionnaire d’histoire et philosophie des sciences***.

Margolis, E., & Laurence, S. 2014. Concepts. In E. N. Zalta (Ed.), ***The Stanford Encyclopedia of Philosophy*** (Spring 2014). Metaphysics Research Lab, Stanford University. https://plato.stanford.edu/archives/spr2014/entries/concepts/.

Martinet, A. C. 1990. ***Épistémologies et sciences de gestion***. Paris: Économica.

Merton, R. K. 1975. Thematic analysis in science: notes on Holton’s concept. ***Science***, 188(4186): 335–338.

Nadeau, R. 1999. ***Vocabulaire technique et analytique de l’épistémologie***. Presses universitaires de France.

Piaget, J. 1967. L’épistémologie et ses variétés. In J. Piaget (Ed.), ***Logique et connaissance scientifique***: 3–61. Éditions Gallimard.

Popper, K. 2005. ***The Logic of Scientific Discovery***. Routledge.

Popper, S. K. R. 1983a. The problem of Demarcation. In D. Miller (Ed.), ***A pocket Popper***: 118–130. Fontana.

Popper, S. K. R. 1983b. The problem of Induction. In D. Miller (Ed.), ***A pocket Popper***: 101–117. Fontana.

Ryle, G. 2009. ***The Concept of Mind: 60th Anniversary Edition***. Routledge.

Soler, L. 2000. ***Introduction à l’épistémologie***. Ellipses.

Van de Ven, A. H., & Bechara, J. P. (Eds.). 2007. Philosophy of Science Underlying Engaged Scholarship. ***Engaged Scholarship: A Guide for Organizational and Social Research***: 36–70. OUP Oxford.

Wray, K. B. 2010. Philosophy of science: What are the key journals in the field? ***Erkenntnis***, 72(3): 423–430.

Zald, M. N. 1996. More fragmentation? Unfinished business in linking the social sciences and the humanities. ***Administrative Science Quarterly***, 251–261.

1. Piaget ne rejette pas la philosophie par principe ou par scientisme. En 1967, il se lamente que la philosophie de son temps n'ait "toujours pas aperçu qu'il existe une psychologie scientifique", et y voit une raison du divorce entre épistémologie et philosophie. Il faudrait, écrit-il, compter sur "les nouvelles générations de philosophes pour redresser cette situation", mais il n'y croit pas et n'y voit qu'un "vœu pieux un peu naïf". Heureusement, l'avenir a démenti ce pessimisme, et les nouvelles générations de philosophes se sont bien préoccupées des avancés de la science, notamment des sciences cognitives, allant jusqu'à eux-mêmes adopter des démarches expérimentales. Il n’y a plus de raison, aujourd’hui, de vouloir séparer l’épistémologie d’une philosophie qui oublierait la science. [↑](#footnote-ref-1)